

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

L'industrie se fait coquette pour nous séduire; elle flatte notre goût pour le changement, en inventant sans cesse du nouveau. C'est à peine si nous avons le temps de vous signaler ses créations, dont quelques-unes, vraiment jolies, ne vivent qu'une semaine. Hâtons-nous donc de vous signaler, avant qu'elle ne soit une vieille mode, celle des éventails en soie écrue imprimée en rouge étrusque, de trèfles, de cœurs, de piques et de carreaux, jetés pêle-mêle; c'est original, et nous avons vu des mains bien aristocratiques jouer de cet éventail.

Dans un autre ordre d'inventions, il y a le maillot lacé derrière qui se porte avec une jupe à rayures-laitière et un corselet en velours. Cette mise de campagne plait beaucoup aux jeunes femmes et elles en ont fait leur tenue journalière du bord de la mer. On complète la toilette par un grand chapeau-paillason, des bas assortis à la rayure de couleur, dessouliers en chevreau mat, lacés ou boutonnés, des gants de Suède et un dôme en surah changeant, qui est l'encas. Ce dôme préférable à l'ombrelle plate, chinoise, à l'avantage, vu son envergure, d'envelopper d'ombre, autant que faire se peut, la femme et sa toilette. En étoffe, il est peut-

être lourd à l'œil, mais en tulle plissé, il est simplement ravissant — mais peu pratique.

Les rayures sont décidément en grande vogue, c'est la folie de l'été; la plupart se mettent en large, ce

qui est plus nouveau. Il y en a de fort coquettes en soie de teintes douces sur fond écreu, avec des fils d'or, juste assez pour que l'étoffe en soit égayée, sans clinquant. La façon est drapée largement avec une combinaison d'étoffe unie, surah ou faille française, assortie à l'une des rayures.

On porte ce costume l'après-midi, costume de château ou de visite; si l'on veut le conserver pour dîner, on le fleurira d'un bouquet jardinière, monté sans apprêt, avec quelques tringles de feuillage que l'on posera au-dessus du relevé de côté ou de la quille; un autre, plus petit, sera piqué au corsage, où l'on voudra, pourvu que ce soit avec grâce, et la toilette ainsi parée, sera du plus coquet effet.

On emploie beaucoup pour le costume demihabillé, une guipure de coton-crème qui rappelle les rideaux, mais avec des dessins moins grands; c'est mademoiselle Thirion qui, l'une des premières,

a eu l'idée de faire servir à nos toilettes ce tissu à jour, léger et bon marché; elle le drape simplement sur un dessous de satinette ou, pour les élégantes, sur une jupe de taffetas. Celle-ci augmente le costume



Costume en surah bronze et guipure crème.
Modèle de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

de 20 fr., et vraiment nous ne voyons guère de différence avec la satinette.

Les jeunes filles que mademoiselle Thirion habille si bien, peuvent se passer cette fantaisie, et les jeunes femmes, pour leur villégiature, ne peuvent avoir plus joli costume.

Avant de vous signaler cette mode, nous en avons parlé à quelques jeunes amies en quête de costumes élégants, bon marché, et désirant une pointe d'originalité. Ne se sont-elles pas avisées de se servir de grands stores en guipure crème, qu'elles trouvaient démodés pour leur ameublement? elles en ont tiré un parti des plus charmants. La jupe est faite d'une moitié de store coupé par le milieu et en travers; la bordure fait très bien au bas de cette jupe, et celle de côté forme une quille naturelle. Une seconde jupe, beaucoup plus courte, est ouverte de côté et drapée; le tout est posé sur une sous-jupe en taffetas écarlate, avec des nœuds en velours marine. Il y a double corsage, l'un en guipure froncé à la Vierge et serré par une ceinture en gros grain écarlate, l'autre en velours marine, un genre petite veste, ouvert sur une chemisette Albanaise en guipure. Je livre l'idée, qui est originale, à qui voudra s'en servir.

On trouve des stores à un bas prix, et si votre femme de chambre est tant soit peu adroite, vous pourrez avoir pour une somme minime un costume qui vous fera grand honneur.

Nous avons dit que le tulle grec en coton ou en laine, l'un uni, l'autre point d'esprit, servent à nos toilettes et qu'ils font fort bien en jupe drapée et unie. Celle-ci reçoit trois ou quatre grands plis rabattus dans lesquels un ruban doit faire transparent; sans cela, les plis seraient lourds par rapport au transparent de la jupe.

Les enfants sont très bien habillés avec ce tulle qui leur fait des toilettes charmantes pour les fêtes enfantines du Casino. Une blouse toute froncée, posée sur une robe de dessous en satinette rose ou bleue, serrée dans une ceinture en ottoman, sera certes d'une élégance plus que satisfaisante pour ces bambines.

Voici que l'on revoit le foulard à pois; il faut croire que cette toilette constellée plaît assez; mais la femme qui la porte doit être élégante et jeune: il en est ainsi pour bien des modes qui attirent l'attention.

On fait de la simplicité avec du tulle de coton, mais cette simplicité nous semble fautive, car la broderie dont on le couvre le rend relativement cher, et les belles soieries avec lesquelles on le combine, les superbes rubans qui l'enjolivent en font une toilette assez coûteuse. Ce tulle à fins réseaux est surchargé de des-

sins en coton, auxquels se mêle, parfois, un fin fil d'or qui forme un relief accentué; on en tire mille partis plus charmants les uns que les autres; souvent la grande ombrelle en est couverte — celle qui accompagne les toilettes habillées.

Les costumes simples en toile batiste se montrent depuis quelques jours. Il y a de jolis tissus unis qui se garnissent de broderie; ceux à rayures égales de trois tons ou de quatre couleurs éteintes d'une harmonie parfaite, sont plus originaux et plus nouveaux; on les orne de dentelle de couleur, on y met des nœuds en rubans, car supprimer coques, flots de ruban, pans-ceinture, il n'y faut pas songer; le moindre petit costume devant presque toujours sa gentillesse à ces accessoires.

Décrivons un costume en alpaga chiné gris souris: sous-jupe en taffetas avec le plissé obligé, dans le bas; devant, une grande draperie vague montée par des plis et légèrement retournée en revers; derrière, une tunique à plis-tuyau d'orgue, est taillée plus longue que la longueur voulue, afin de rabattre le haut sur la tournure en forme d'un plissé couché et mobile. Dessus pose le petit postillon du corsage, lequel est ouvert en bretelle, froncé à l'épaule sur un dessous en surah rayé gris. La manche ouverte à la couture intérieure, pose sur une sous-manche également ouverte en surah. Très élégante et simple façon de madame Pelletier-Vidal.

P.-S. — Avez-vous vu, Mesdames, ou reçu une lettre sur papier Mahdi? Quelle drôle d'idée que de teinter en rouge sang de bœuf, ce joli papier à lettre non ébarbé! les enveloppes sont assorties. C'est d'Angleterre, son nom l'indique, que nous vient cette fantaisie sanglante; comme il est fort cher, son usage ne se répandra guère: d'ailleurs qui aimerait à se singulariser de la sorte?

CORALIE L.

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

L'extrait de viande Liebig occupe aujourd'hui une place importante dans l'alimentation, son emploi devient de jour en jour plus considérable, et il mérite à tous égards la confiance qu'il inspire par la supériorité de sa fabrication, supériorité qui lui a valu les plus hautes récompenses aux expositions internationales des quinze dernières années, et qui est due aux précautions minutieuses que prend la Compagnie Liebig pour que ce produit alimentaire de première nécessité arrive aux consommateurs dans des conditions exceptionnelles de pureté. Le véritable extrait de viande Liebig porte en travers de l'étiquette, en encre bleue, le fac-similé de la signature de l'inventeur: baron J. V. Liebig, et nous engageons nos lectrices à se méfier des substitutions et des imitations.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 25 et 27)

Costume en surah bronze et guipure crème. — Guipure en coton semblable aux rideaux. Jupe plissée en surah, avec un volant très bas monté par des plis creux. Tunique en guipure; le tablier monté par des plis que le drapé écarte dans le bas; derrière, un pouf chiffonné. Corsage à basque, en guipure; le devant froncé en chemisette et le postillon plissé. Une ceinture en gros grain et un col droit

en velours bronze. A la manche, non doublée, un revers en velours.

Costume en mousseline laine mousse unie et mousseline brodée. — Sous-jupe en taffetas et jupe en mousseline laine appliquée d'une broderie bois avec pompons mobiles. Tunique ornée de même et relevée, très en arrière, sur une tournure accentuée, pouf très court. Corsage à basque pos-



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

*Fourchettes de M^{lle} THIRION. 47. B^d St Michel. Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE. 16. r. du Vieux Colombier. Etiffes en foulard
de la COMPAGNIE DES INDES. 21. r. du Quatre-Septembre. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE. 11. Avenue de l'Opéra. Eau d'HOUBIGANT
19. Faub^g St Honoré.*

tillon, échanquée sur la hanche et formant pointe. Un velours mousse en suit la forme et se perd sous les plis du postillon. A la manche, parement en velours, col droit assorti.

Costume en foulard uni grenat et foulard japonais à petits dessins multicolores. — Jupe en foulard uni, plissée de très fins plis. La tunique en foulard japonais forme à droite un grand panneau plat qui s'arrête au milieu du lé

tablier et sous lequel se relève la draperie qui couvre le côté opposé. Pouf chiffonné. Corsage en foulard japonais, ouvert sur une chemisette très finement plissée, montée par une petite tête frisottante à une pièce plissée à col droit; le tout en foulard uni ainsi que le parement de la manche et la ceinture plissée qui forme pointe. Cette ceinture s'arrête sous le pouf, lequel s'agrafe sur la pointe du corsage.



Costume en mousseline de laine mousse.

Costume en foulard.

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4530

Costume en lainage toile d'araignée tabac. — La jupe posée sur un dessous en surah ou satinette cardinal, est montée par des plis ronds; des plis étagés relèvent le côté

droit, qui doit être taillé beaucoup plus long que le gauche. Nœud-ceinture en moire tabac. Corsage avec une patte passant sur la chemisette qui est en surah cardinal. Colle-

rette et sous-manche plissées. — Bas grenat et souliers en chevreau brillant. — Chapeau en paille tabac orné de pavots rouges et de coques en ruban tabac — Gants de Suède. — Ombrelle en étamine brodée d'un dessin en soie rouge.

Costume en ottoman oseille foncée et tissu fond crème, genre bourrette, oseille, grenat et argent formant carreaux. — Jupe en taffetas ornée, sur le côté, d'une quille en faille plissée verticalement. De chaque côté de cette quille

s'arrête la jupe de bourrette, dont le bord inférieur se perd sous une grosse ruche pivoine en faille française. La tournure est accentuée. Corsage en faille oseille servant de gilet à une très courte veste, croisée à l'encolure et fermée de côté par un seul bouton; le bas est fuyant et non ajusté. Manche en bourrette, échancrée à partir du coude où prend un bas de manche en faille oseille. Col droit. — Chapeau en paille avec un énorme bouquet-jardinière. — Bas de soie. — Souliers en chevreau — Gants de Suède.

CAUSERIE

Paris, ville d'été. — L'Exposition d'Alsace-Lorraine. — Les envois de Rome.



PARIS, ville d'été par excellence! C'est un paradoxe qui peut se soutenir, et même qu'une femme spirituelle à la façon de madame de B..., est de force à faire triompher. Elle a résolu de passer la saison chaude dans son petit hôtel des Champs Elysées

et de mettre sa résolution à la mode.

La campagne, dit-elle, est odieuse pendant les deux mois de juillet et d'août : moustiques la nuit, impossibilité de se promener le jour, humidité malfaisante le soir, gazons réduits à l'état de tabac, très peu de fleurs, le soleil ayant tout brûlé, rivière basse où l'on prend des baigns vaseux avec accompagnement de fièvre, légumes durcis par la sécheresse. Et la grêle a tué les abricots, les chenilles envahissent les pruniers, les blaireaux dévorent les pêches; la viande, apportée une fois par semaine de très loin, n'est jamais mangeable... enfin, toute sorte de privations sans dédommagements. Tandis que l'été à Paris!...

Voyez plutôt comme madame de B... s'y prend pour en faire quelque chose de délicieux :

Dès huit heures, promenade au Bois, à pied ou à cheval, quand elle ne va pas à la douche, cette douche vivifiante qui a rendu matinales les plus paresseuses, et qui est le prétexte de si jolis négligés.

Il n'y a pas à craindre, qu'au moment de se mettre à table, la cuisinière annonce que l'orage a causé des désastres dans le garde-manger; ces accidents sont à Paris si facilement réparables! Et où trouve-t-on comme à Paris des fruits abondants, savoureux, pour rien? Où cueille-t-on de plus belles fleurs qu'au marché de la Madeleine?...

Les meubles du salon de madame de B... sont recouverts d'une toile à voile semée de bouquets de toutes couleurs... des nattes ont été ajustées aux panneaux et jonchent le parquet, la cheminée disparaît derrière des massifs de verdure nuancée, la pièce entière n'est plus qu'un jardin, un jardin ombreux, grâce aux jalousies closes. La maîtresse de céans vêtue de batiste, ou de ces jolies broderies écruës que l'on jette sur du foulard tendre, un grand éventail à

la main, reçoit autant de monde qu'en hiver, et bien plus agréablement, car elle ne se borne plus au *mardi* inhospitalier, elle est chez elle toute l'après-midi; or, il y a toujours des passants à Paris et ceux-là, trop heureux de trouver une maison ouverte, s'y précipitent.

« Si vous saviez comme nous cuisions à Aix!... Et Vichy! quelle étuve que cet odieux Vichy!... J'ai pensé y mourir.

— Ma femme voulait conduire les enfants aux baigns de mer... mais, depuis ces expériences de M. Pasteur, nos médecins ne recommandent plus la mer. Dieppe, Trouville, le Tréport, autant de préjugés..., stations démodées... La science ne prône dorénavant que les sommets, on n'est sûr que là-haut d'être tout de bon à l'abri des microbes. Aussi, la Suisse n'est plus abordable : encombrement au Rigi, à Interlaken, à Vevey, partout!... Oh! les tables d'hôte de cent couverts, quel supplice! Et des prix fous pour avoir le plaisir de griller à petit feu entre les cloisons de bois d'un chalet plein de pianos. »

Madame de B... sourit et se félicite *in petto* en écoutant. On passe à la ronde dans de l'eau glacée du sirop de kirsch, de l'eau de vie de canne, ces boissons toniques et rafraichissantes, préférables aux vieilles limonades.

« Comme on est bien chez vous! s'écrient les amis abimés dans leurs *rockin-chairs* de canne dorée.

— Vraiment, on ne boit frais qu'à Paris! J'ai fait organiser une glacière chez moi, à la campagne, mais elle fonctionne mal, sans doute, la glace manque toujours. Et les mouches!... Nous sommes la proie des mouches.

— Figurez-vous, dit un châtelain du midi, que chez nous il n'y a pas de cerises...

— C'est qu'elles sont toutes venues à Paris, qui en a trop, dit madame de B... décidément triomphante. De même pour le poisson. Vous trouveriez ici tout le poisson qui manque sur les plages de Normandie. Et, en outre du bien-être matériel, nous avons sous la main toute sorte de plaisirs délicats. Vous conviendrait-il par exemple, de faire, maintenant que la chaleur tombe, un tour dans les plus belles galeries d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre?

— Vous plaisantez?...

— Non pas, je vous emmène à l'Exposition qui a lieu au Louvre pour les Alsaciens-Lorrains. J'y retourne presque chaque jour. C'est ma manière de voyager.

— Oh! les expositions, nous en sommes dégoûtés... On en abuse cette année.

— Venez encore à celle-là. »

Et dans l'immense salle des Etats, divisée en galeries toujours à peu près désertes, toujours délicieusement fraîches, nous nous promenons, elle et moi, de merveille en merveille.

Figurez-vous, mesdames, que vous êtes à Venise, vous n'y verriez pas de plus beaux Bellini que cette *Vierge à l'Enfant-Jésus* et cette *Sainte Famille*, de plus beaux Botticelli que ces *Aventures de Persée*. Préférez-vous les Pays-Bas : contemplez donc les perles de l'écrin des Cuyp, des Berghem, des Franz Hals.

Il y a telle embrasure de fenêtre où, je vous en avertis, on s'attarde longtemps : celle où le magnifique portrait de Luther par Cranach côtoie une *Judith* blonde, du même maître, une *Judith* virginale, en atours du xv^e siècle, brandissant de sa main chargée de bagues une tête blafarde d'Holopherne allemand. Tout près, un Holbein barbu et le *Saint Jérôme* d'Albert Durer, écrivant, en habit de cardinal, son chapeau rouge accroché au-dessus de sa tête, dans le cabinet même du docteur Faust, un lion débonnaire à ses pieds. Que de naïveté dans tout cela, et que de génie!

Le *Cosme de Médicis* du Bronzino, est à deux pas de la sublime *Angélique Arnaud*, de Philippe de Champagne. Des fiers cavaliers de Rubens, on passe aux infantes de Velasquez; de Rembrandt, à Goya; de Ruysdaël à Teniers. Voici le portrait inachevé de Marie Antoinette, interrompu par la révolution. Voici les Chardin de la galerie Marcille, voici les anges adorables de Fra Angelico, voici les plus gracieuses, les plus spirituelles galanteries du xviii^e siècle. La National Gallery ne vous offrira aucun portrait supérieur à ces riantes beautés de Gainsborough, ni aucun paysage de Turner, plus saisissant que cet effet de lumière sur un lac brumeux.

Pour ma part, j'avoue que je m'arrête surtout, et avec délices, aux primitifs, aux Mantegna, aux Filippo Lippi, aux Memling, à ces ravissants coffres de mariage de l'école de Sienne; mais les amateurs de peinture moderne rencontreront des Dupré, des Diaz, des Français, des Daubigny de premier ordre. Rousseau et Millet leur feront explorer la forêt de Fontainebleau, Corot les promènera en barque à travers des paysages vaporeux enchantés. Madame de B... a raison : c'est la vraie manière de voyager au mois de juillet. Quel site plus rafraîchissant pourriez-vous

rencontrer nulle part, que le *Ruisseau du Puits Noir* par Courbet? On sent sur ses épaules la température de cave qui se dégage de cette paroi de rocher toute ruisselante. Seulement, le cœur de celui qui regarde se serre douloureusement : faire de la politique, et quelle politique, quand on est un grand peintre! L'imbécile! le malheureux!

« Vous en prenez trop à la fois, dit madame de B. en s'éventant avec mollesse, vous vous échaufferez si vous abusez ainsi de l'enthousiasme, moi je me prescris les petites doses pour mieux apprécier; je me dis aujourd'hui : « J'irai au palais Pitti », demain, « dans les galeries de Dresde », ainsi de suite, et vraiment aucun des musées de l'Europe ne me donnerait de meilleures jouissances, ni plus variées. Nous pourrions encore aller voir, en passant le pont, les envois de Rome à l'École des Beaux-Arts, mais ils n'en valent pas la peine : c'est une véritable débauche de turqueries et de dames orientales en costume de bain, tout cela brossé à la diable, contrairement aux influences classiques. Jamais on ne croirait que ces mauvaises imitations de MM. Benjamin Constant et Clairin viennent de la Villa Médicis, et ont été conçues au milieu des chefs-d'œuvre qui ont inspiré cela... »

Du bout de son éventail elle me montre la *Stratonice* d'Ingres et sa *Vierge à l'hostie*.

Puis, nous retournons dîner chez elle.

L'aimable femme est d'avis que les mots exercent un effet puissant sur l'imagination, voire sur les sensations. Par conséquent on sert le dîner d'été à la Russe... cette seule évocation de la Russie agissant comme un coup de vent froid. Selon la nouvelle mode inaugurée par la comtesse Potočka dans sa belle salle à manger en marbre, la table est artistement semée de roses; cette jonchée odorante cache entièrement le linge et ne laisse que la place nécessaire aux cristaux craquelés, bouts de table, carafes et surtout, ce dernier représenté par un magnifique rocher de glace.

Madame de B... a décidé que nous irions le soir au Cirque, nous assurer que les samedis sont toujours brillants, quoique chacun ait la prétention d'être parti.

« Vous verrez, nous dit-elle, les habitués restent à leur poste... A moins que vous ne préféreriez faire une promenade en voiture?... Le Bois de Boulogne est encore la seule forêt où l'on puisse s'égayer agréablement et en sûreté jusqu'à minuit. »

Peut-être a-t-elle raison. N'importe; je retournerai aux champs le plus tôt possible, aimant pour mon compte, la nature vraie, jusqu'à ses défauts, jusqu'à ses inconvénients, ce qui est en somme la meilleure manière d'aimer, qu'il s'agisse des personnes ou des choses.

T. B.

PENSÉES

Préparez dès le matin votre âme à la tranquillité; ayez un grand soin le long du jour de l'y rappeler souvent, et de la reprendre en votre main.

(Saint François de Sales.)

Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir : puis il agit.

(Bossuet.)

N° 1. Robe de chambre en foulard écriu à petit jeté Pompadour, garnie de broderie assortie en jabot, autour du col et à la manche serrée au dessus du poignet. — Des fronces à l'encolure, d'autres à la taille resserrent l'ampleur, un volant plissé au bas de la robe.

N° 2. Déshabillé en mousseline imprimée de dessin or. — Jupe plissée, et déshabillé orné d'une dentelle ivoire qui court autour des fentes qui le divisent en panneaux; derrière, pli Watteau et spirale de dentelle; devant, plastron en satin olive; flot de ruban assorti à la pointe du plastron, aux manches en épaulettes, et dans le haut des fentes.

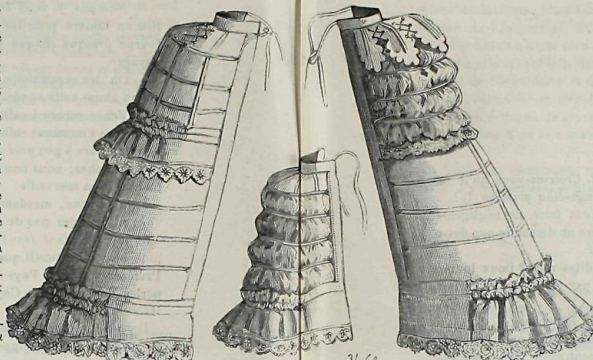
N° 3. Trois modèles de tournures.



N° 1. Robe de chambre en foulard. Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.

cosse grenat clair, pour fillette de sept ans. — Jupe en satinette avec plissé balayeuse en cachemire grenat. La robe en cachemire qui recouvre la jupe, est ouverte sur une blouse-ficelle et plissée de chaque côté de six plis couchés. Col et parement de la manche, en satin grenat. Ceinture torsadée sous la partie de la blouse qui rabat en bouffant, elle est nouée derrière de longues coques à pans. Nœud à l'encolure. — Ce modèle se fait en cachemire de toute couleur: prix, 35 francs.

N° 6. Quatre costumes pour Casino ou fête de château. Costume en dentelle Chantilly sur transpa-



N° 3. Tournures en nanzouk, de madame M. Bordereau, 32, rue du Sentier.

rent vieil or. — Jupe en satin vieil or, drapée de dentelle chiffonnée en larges coquilles, ces coquilles sont maintenues par des nœuds en satin et velours mordoré, retombant sur un volant posé au bas; les de derrière poufonnés. Corsage à pointe en dentelle sur transparent; le décolleté est suivi par une draperie-fichu pincée à la poitrine, puis attachée un peu de côté, sur la tunique, par des coques en velours. Un velours forme le milieu de la draperie droite; il part du nœud de l'épaule.

Costume en batiste écriue brodée de fers à cheval loutre. — Jupe garnie de deux rangs de dentelle et d'un éventail pareil qui



N° 2. Déshabillé en mousseline Pompadour. Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

prend dans la tunique, laquelle est en batiste écriue, relevée en panier et piquée çà et là de nœuds en velours mordoré. Corsage à pointe ouvert en cœur, avec un fichu en dentelle plissé jusqu'à la pointe, et piqué de nœuds en velours de dimension graduée. La manche bretonne s'arrête au coude dans un bracelet de velours, et se pique, extérieurement, de nœuds en velours.

Costume en étamine et pékin à larges rayures moirées et dentelle. — Jupe en étamine unie sur un fond de soie écriue. Une étroite chemisette en dentelle crème, un peu décolletée en carré, forme le milieu d'un corsage Pompadour à col droit, dont le côté gauche descend droit presque au bord de la jupe en fa-

ces. — Deux longues avec la croupe formée par d's coquilles; à l'une, des bouillonnés et des patentes lacées la font moins volumineuse. La petite tournure est faite de bouillonnés et d'un volant relevé d'une broderie.

N° 4. Blouse en velours d'été marine pour fillette de 5 ans et plus. — La jupe plissée de larges plis rabattus, est montée à un large ruban de soie, auquel se coud, au bord opposé, le long corsage à blouse en surah qui dessine la taille. Une ceinture plate en velours, rehaussée d'une guipure ancienne, couvre le ruban de taille. Une autre guipure rabat sur le col droit, manchette assortie.

N° 5. Robe en cachemire d'E-



N° 4. Blouse en velours d'été marine, pour fillette de 5 ans et plus, modèle de madame Taskin.



N° 6. Costumes de Casino, modèles de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, près la Madeleine.

çon de redingote. Le côté droit court et arrondi, disparaît sous une draperie en pékin qui prend, ainsi que la ceinture en velours, sous le pan-redingote pour venir se relever sous les plis droits de la tunique. Coque et pan en velours sur les plis arrêtant la draperie. A la manche, un parement en velours ouvert sur la couture intérieure.

Costume en tissu guipure écriue. — Ce tissu très à jour se drape sur une jupe en satin crêpe qui donne un transparent doux; les lés de derrière sont plissés et la grande draperie tablier arrêtée de côté par un très beau motif en passementerie. Chemisette en surah écriue passée dans une ceinture drapée en velours loutre; la veste très courte, doublée en satin avec un col en velours loutre drapé de plis sur la chemisette, boutons d'argent de chaque côté et dans le bas. A la manche draperie de velours fuyant sur un poignet plissé en surah crêpe.



N° 5. Costume en cachemire grenat clair, pour fillette de 7 ans et plus. Modèle de madame Taskin.

E L E N I Z Z A

(SUITE)



EN SUITE c'avait été un jeune négociant italien, brun, avec une barbe qui lui montait jusqu'aux yeux, et quels yeux ! Celui-là ne songeait guère aux fouilles et n'eût pas donné une *lira*, même en papier-monnaie, pour l'armure complète d'Achille. Le monstre aimait mieux s'abîmer l'estomac aux dépens des Léonidis. En voilà un qui adorait les sucreries ! Quand il dégustait son *glyko* en promenant sa langue sur ses lèvres, comme un chat, et en tournant sur la jeune Smyrniote des regards en coulisse, ou bien quand il chantait, accompagné par elle, des romances napolitaines où il était question d'amour tout le temps, on eût pu croire... Hélas ! il était maintenant à Yokohama ! Peut-être n'y chantait-il pas de romances, mais, à coup sûr, il y engloutissait des confitures. Et la fille de Démosthène n'était pas plus *signora Annetta* qu'elle n'avait été *frau Annchen*. N'était-ce point un signe évident que la Providence la réservait à l'honneur de s'appeler madame Guichen jeune ?

Certes, M. Léonidis eût donné quelque chose pour en être sûr, mais la Providence a la mauvaise habitude de garder ses secrets pour elle. En attendant, le courtier, maintenant délivré de son rôle de prosecteur, questionnait adroitement ce troisième échantillon de la grande fabrique des gendres, tout en prenant lui-même un peu de nourriture.

« Et, alors, monsieur votre père est médecin ? Je ne sais pas si c'est à Paris comme à Smyrne, mais, chez nous, c'est un bon état. Ainsi, nous avons le docteur Castaing, un Français, précisément. Croiriez-vous que ce gaillard-là, en cinq ans, s'est acheté une des belles maisons de la ville ? Votre père a-t-il une maison à lui ? »

— Oui, monsieur, fit Fernand.

— Pour lui tout seul ?

— Mais oui. Il trouve cela plus commode.

— C'est peut-être qu'il a une nombreuse famille ?

— Non monsieur ; je suis fils unique.

— Et vous voyagez, jeune homme ? C'est bien étrange ! On dit pourtant que les Parisiens n'aiment point sortir de chez eux.

— Il y a des exceptions. Je voyagerai quelques années et je reviendrai à Paris, pour m'y fixer et remplacer mon père. »

Démosthène regarda sa fille comme pour lui dire :

« A première vue, la perspective d'un gendre médecin à Paris, avec une maison à lui, n'a rien qui me déplaît :

Toutefois, ce père prudent demanda encore :

« Il y a beaucoup de médecins, à Paris. Les visites ne doivent pas se payer cher. Ici, Castaing est presque

seul et il prend ce qu'il veut. Croiriez-vous qu'il ne se dérange pas à moins de vingt-cinq piastres (1) ? »

— J'ignore combien cela peut faire, fit négligemment le jeune homme. Mon père ne demande que deux louis, dans les cas ordinaires.

— Eh ! jeune homme, que dites-vous ? Deux louis ! votre père prend deux louis par visite ! Et il en fait plusieurs tous les jours ?

— Dix ou quinze en moyenne, je pense.

— Mais alors, fit Démosthène après avoir compté sur ses doigts, il gagne deux cent mille francs par an, au bas mot. Savez-vous, monsieur, que la maison Harrisson, la plus forte maison de cotons de notre place, ne fait pas beaucoup plus de bénéfices dans son année ? Vous devez avoir de fortes maisons de cotons à Paris ?

— Je ne crois pas, répondit Fernand. Mais il peut y en avoir sans que je le sache, Paris est si grand ! »

Maintenant, chacun des membres de la famille Léonidis gardait le silence, chacun d'eux plongé dans des réflexions d'un ordre différent. Il faut rendre à la blonde Annetta la justice de constater qu'elle pensait surtout à Fernand. Mais, à dire le vrai, elle l'aimait mieux riche que pauvre.

Sur les trois heures de l'après-midi on se leva de table et l'on passa au *salon de compagnie*, ouvert pour la circonstance et chauffé—assez mal—par un énorme *mangal* de cuivre rempli de braise.

« Annetta, dit le père, mets-toi au piano et joue-nous quelque chose. Vous excuserez ma fille, monsieur. Ce n'est point une virtuose comme les Parisiennes. Cependant, chez les Diaconesses où elle a reçu la meilleure éducation qu'on puisse avoir à Smyrne, elle passait pour bonne musicienne. »

Mademoiselle Léonidis joua des valse allemandes et des pots-pourris d'opéras de Verdi. Grâce aux conseils du savant Berlinoïse et du négociant napolitain—c'était bien le moins qu'ils eussent servi à cela—elle mit où il fallait la rêverie Allemande ou la fougue Italienne. Fernand dépourvu de parti pris en toute chose et gagné d'ailleurs par un bien-être agréable applaudit tout avec un plaisir égal. Et, quand Annetta lui demanda, d'une voix très douce, ce qu'il préférerait parmi ce qu'elle venait de jouer, cet incorrigible répondit en effleurant du regard les tresses soyeuses de la jeune Grecque :

« Mademoiselle, sans faire tort aux autres, la mélodie dont j'emporte le souvenir le plus durable est intitulée l'*Éillet rose*. Voilà comme je comprends la musique. »

Annetta devint un peu pâle et regarda son père. Peut-être ce Français allait-il bien loin pour une pre-

(1) La piastre turque vaut environ 20 centimes.

mière déclaration. Mais Démosthène, plongé dans la lecture de *l'Impartial*, ne semblait point irrité ou plutôt semblait n'avoir rien entendu. Quant à madame Léonidis elle surveillait, dans la pièce voisine, le rangement de l'argenterie et de la vaisselle. On ne peut pas tout surveiller en même temps!

Guichen regagna le *Dumont-d'Urville* en se disant avec le calme d'un bon estomac et d'une bonne conscience :

« Voilà une charmante maison et de fort honnêtes gens! J'y retournerai le plus souvent possible. »

V

Il y retourna et fut reçu, bientôt, comme l'enfant de la famille. Quand il ne passait pas ses soirées à bord, on pouvait dire d'avance qu'il était rue des Roses. Ce n'était pas qu'il s'y amusât follement ni qu'il songeât à faire la cour à mademoiselle Léonidis plus qu'à la vieille Katina. Ce qui l'amenait là, surtout, c'était l'attrait mystérieux du *home*, la lampe, le tandour, la chambre bien chaude tandis que la bise hurlait dehors, le tricot de la tante, la tapisserie de Doudou, la conversation souvent très intéressante de Démosthène et les frais éclats de rire d'Annetta qu'un rien mettait en belle humeur, quand ce rien venait de Fernand.

Je ne dis pas, si on l'eût fait opter entre une première aux Français et une soirée rue des Roses, qu'il n'eût pas fait pencher la balance en faveur de mademoiselle Reichemberg. Mais il n'avait pas le choix et, pour un homme habitué dès l'enfance à l'intimité de parents comme les siens alternant avec la société la plus distinguée de Paris, les cafés-concerts de Smyrne avaient peu de charme.

Voilà ce qui ne pouvait être compris par les Léonidis et, si l'on fût venu leur dire que Fernand songeait à se marier comme à se pendre, ils fussent tombés de leur haut. D'ailleurs ils bénissaient de bonne foi le hasard favorable qui avait amené le jeune Français sur leurs bords. Tout le monde l'adorait. Il avait achevé la conquête de Tsatsa Katina et de la mère en soignant les migraines de l'une et l'asthme de l'autre, avec un égal succès, d'ailleurs. M. Léonidis trouvait en lui un causeur instruit et sérieux. Annetta l'idolâtrait sans savoir au juste pourquoi. Garoufalia elle-même n'avait pas besoin, pour reconnaître un certain coup de marteau, de mettre au vent de la rue son museau ébouriffé. Avec les jeunes gens qu'elle rencontrait chez ses parents et ailleurs, Annetta prenait maintenant de petites mines graves et réservées, comme il convient à une jeune personne qui n'est pas bien sûre de s'appartenir encore. Et, quand Fernand faisait son apparition dans le gynécée où, parfois, d'autres *tsatsas* et d'autres *kokonas* se trouvaient comme par hasard, afin de voir « l'amoureux d'Annetta », la fille de Démosthène lui tendait la main avec un sourire moitié tendre moitié obligeant qui signifiait :

« Gardez-la, si elle vous fait plaisir. »

Cependant ce surnois de Fernand avait l'air de ne rien voir et s'obstinait à ne rien dire. Mais il revenait et la vieille Katina elle-même répétait chaque soir :

« Je ne suppose pas qu'il vienne pour moi. »

De l'avis de toute la famille, néanmoins, les choses firent un grand pas à l'occasion d'un des bals annuels du « Casin Grec » qui eut lieu trois semaines après l'arrivée du *Dumont-d'Urville*. Chargé de faire venir de Paris, pour Annetta, quelques menus objets de toilette, Fernand avait prié sa mère de joindre à l'envoi, à titre de cadeau, un carnet de bal destiné à faire sensation parmi les élégantes du cru. En recevant l'objet, une merveille de goût timbrée à son chiffre, Annetta, toute rouge de plaisir avait dit :

« En vérité, Monsieur, c'est trop beau pour Smyrne. »

A quoi le jeune homme, sans songer à mal, avait répondu :

« Vous plaisantez, Mademoiselle. Rien n'est trop beau pour vous. D'ailleurs vous ne serez peut-être pas toujours à Smyrne. »

Et comme la jeune fille, prenant son courage à deux mains, avait invité le donateur à inscrire son nom pour une danse à son choix, Fernand avait pris le carnet, y avait signé son nom à chaque page et l'avait rendu en disant :

« Je les choisirais toutes, si je pouvais. »

Le soir, en famille, cette action et ces paroles également significatives avaient été longuement commentées. Même, M. Léonidis avait dit :

« Je suis fâché que les affaires sur les cotons soient nulles à Paris. J'aurais aimé m'y établir. »

Et Kokona Marigho qui était là répondit :

« Bah! M. Démosthène; vous êtes assez riche pour vous reposer, maintenant, surtout avec un gendre qui ramassera l'or à la pelle. »

— Pour moi, dit Tsatsa Katina, je n'aime pas beaucoup ces mariages qui enlèvent les jeunes filles au pays où elles sont nées. De mon temps, nous n'étions pas si disposées à quitter Smyrne pour suivre le premier joli garçon qui passait et, s'il faut tout vous dire, je ne serais pas vieille fille aujourd'hui si j'avais moins aimé ma ville natale. Mais, maintenant, ces demoiselles parlent d'aller à Paris comme nous parlions d'aller à Bournabat, avant le chemin de fer. »

Annetta ne disait rien, mais, au fond, elle trouvait que sa famille allait un peu vite et qu'il y avait loin de Smyrne à Paris. Elle avait appris, chez les diaconesses, autre chose qu'à écrire, à compter et à jouer du piano. Là, parmi d'autres jeunes filles dont plusieurs étaient d'une situation supérieure à la sienne, elle avait commencé à comprendre que ce n'est point chose facile que de faire son chemin dans le monde, que Smyrne n'est pas la première ville de l'Univers et qu'il ne suffit pas d'avoir quelque fortune, une figure plutôt jolie, et de s'appeler Annetta Léonidis pour pouvoir prétendre à tout.

Ses échecs successifs avec l'Allemagne d'abord, puis avec l'Italie, n'étaient point faits pour lui donner des illusions. Elle avait éprouvé qu'un mari est un oiseau agréable à chasser, mais difficile à mettre en cage. Bien entendu, je parle d'un oiseau de prix et non pas d'un de ces volatiles au plumage commun qui courent les rues de toutes les villes et dont personne ne se soucie. Annetta croyait avoir pris Fernand, en quoi elle se trompait d'ailleurs, mais il s'agissait de le mettre en cage et la chose demandait des précautions.

Deux ou trois jours avant le bal du Casin, comme la

jeune oiselière revenait de chez Diogène — Diogène est le Worth de Smyrne — elle trouva le docteur déjà installé au tandour. Au moment où elle entra, Kokona Marigho disait, l'imprudente !

« Si Monsieur il veut voir un beau bal, il devrait se faire inviter chez les Harrisson. Voilà une maison... »

— Les Harrisson ! interrompit Annetta en foudroyant la pauvre dame du regard. Qu'est-ce que M. Guichen irait faire là ? Un vieil écossais qui ne connaît que son grand Livre et sa Bible !

— Allez-vous chez eux, mademoiselle ?

— Moi ! fit la jeune fille d'un air de dédain superbe. Certes non. Les bals du Casino me suffisent. Là, au moins, tout le monde est chez soi et ne doit rien à personne. »

Elle ne disait pas, la pauvre ! que madame Harrisson était la reine de Smyrne et n'ouvrait pas ses salons à la « seconde société ». Et, ce qu'elle disait encore moins, c'est qu'Elenizza, la nièce des Harrisson, était une de celles qu'il ne faut pas laisser voir à l'homme qu'on aime, quand on peut empêcher qu'il ne la voie.

Le bal du Casino Grec fut superbe, comme d'habitude, et Fernand, tout Parisien qu'il était, dut convenir qu'il avait vu rarement éclairage plus brillant, orchestre meilleur, buffet plus somptueux. Les salles immenses, décorées de glaces énormes et de banquettes assez primitives, paraissaient un peu nues, il est vrai, mais les toilettes ne manquaient pas d'élégance, et quelques-unes venaient de Paris.

Tandis que les jeunes filles, dans leurs frais atours de tarlatane et de mousseline, semblaient des nuages diaphanes poussés par le zéphir du printemps, les mères, couvertes de bijoux massifs, immobiles dans leurs épaisses robes de velours surchargées de dentelles, trônaient majestueusement comme de magnifiques statues. Mais ce qui donnait surtout à la fête un éclat particulier, c'était la foule des officiers portant l'uniforme de toutes les marines de l'Europe. Les marins, à quelque pays qu'ils appartiennent, sont les premiers danseurs du monde, et, parmi ces fanatiques, Fernand Guichen n'était pas le moins intrépide. Avec cela, très paresseux à se faire présenter à de nouvelles danseuses, il avait accaparé Annetta, qui n'était point elle-même une valseuse médiocre.

Pauvre fille ! cette nuit fut un rêve pour elle. Il lui semblait qu'elle était adorée de Fernand. Lui, en réalité, n'adorait que la valse. Mais il y mettait tant d'ardeur, qu'une autre, même plus expérimentée, s'y fût laissée prendre. Joignez à cela quelques excursions au buffet, quelques verres de champagne effleurés des lèvres par la jeune fille, lestement absorbés par son cavalier, et vous comprendrez ce que fut le retour à la maison de la rue des Roses, où Fernand voulut accompagner Annetta.

La température était devenue douce. La lune d'Orient baignait la ville d'une lumière blonde, où se mêlait déjà la teinte plus blanche des premiers rayons du jour. Ils marchaient au bras l'un de l'autre, suivis de près par Démosthène et sa femme dont le regard les épiait avec une curiosité tendre. Tous deux se sentaient heureux de vivre ; tous deux pensaient à l'amour, peut-être. Mais, pour l'un, l'amour était un dieu inconnu, voilé encore derrière les portiques d'un temple éloigné et mystérieux. Pour l'autre, l'amour était là : elle s'ap-

puyait sur son bras fort et jeune, elle entendait sa voix. Et, même quand cette voix disait paternellement :

« Enveloppez-vous bien, mademoiselle. Le crépuscule est une heure dangereuse. »

Il semblait à la pauvre Annetta que cette voix était une musique, et, si elle eût osé, la jeune enthousiaste eût répondu :

« Ah ! mon bien-aimé, le crépuscule est passé depuis longtemps. Le soleil brille, il m'échauffe, il me caresse. Il éclaire mon cœur ; le vôtre n'est donc point illuminé ? C'est un long jour que celui qui commence, un jour qui durera autant que ma vie, un jour sans nuit. La nuit, ce serait de vous perdre, de ne plus me dire : je le verrai demain ! Ah ! cher ! comme j'aime ce vaisseau qui vous a amené vers moi ! Et comme je l'aimerais plus encore quand il partira sans vous ! Car vous resterez, n'est-ce pas ? près de cette petite chose que vous avez prise je ne sais comment, mais que vous avez si bien prise, qu'elle est à vous pour toujours. »

Quand M. et madame Léonidis se trouvèrent seuls avec leur fille, la mère lui demanda en l'embrassant :

« Il ne t'a rien dit ? »

Annetta parut sortir d'un rêve, et ouvrit de grands yeux. Puis, elle chercha dans son souvenir et son visage s'assombrit d'une jolie moue, comme celui d'un enfant qui trouve vide le filet tendu la veille autour du nid convoité. « Non, mère, fit-elle avec un soupir. Il ne m'a rien dit. »

Elle fut longue à se dévêtir ce matin-là, et, avant de gagner sa couchette toute blanche, elle serra précieusement au fond d'un tiroir le fameux carnet qui ne portait qu'un seul nom : *Fernand*. Il lui semblait qu'un seul nom, aussi, était gravé dans son cœur, en ce temps-là simple et honnête. Et cependant la brise du mont Tahtali avait emporté deux feuillets du livre virginal, l'un à Berlin, l'autre à Yokohama. Mais quelle jeune fille n'a eu, dans ses premières années, de ces défauts de mémoire ?

Quand elle se leva, vers dix heures, sans avoir dormi, son premier soin fut d'écarter son rideau et de contempler, bien loin dans la rade, un navire de guerre où les yeux seuls d'une amoureuse de vingt ans pouvaient reconnaître le pavillon de la France.

Pauvre Annetta ! heureusement que ses oreilles étaient moins bonnes que ses yeux !

Au même instant, à bord de l'avis, on déjeunait au carré des officiers, et, comme de juste, on parlait du bal de la veille.

« Eh ! bien, docteur, disait-on, avez-vous fait assez bonne garde auprès de cette petite Léonidis ? Personne n'a obtenu d'elle seulement une valse. On peut déjà parier que nous vous laisserons à Smyrne. »

— Ne pariez pas, répondit Fernand, vous seriez sûrs de perdre.

— Alors, pourquoi vous montrer si exclusif ? On ne vous voit nulle part et, malgré vos cachotteries, nous savons de bonne source que vous êtes déjà presque devenu un membre de la famille Léonidis. On dirait qu'il n'y en a pas d'autres à Smyrne.

— Je ne suis pas exclusif, mais je suis un animal d'habitude. Je ressemble au cheval qui s'arrête toujours devant la porte la maison où on lui a donné de du sucre.

— Surtout quand la main qui donne ce sucre est

jolie. Ma foi! vous avez dû en consommer tout un pain, rue des Roses. Le courtier est riche, et la maison doit être bonne.

— Ce sont de braves gens qui me reçoivent comme un ami de vingt ans. J'ai le malheur de détester les cafés, leurs chansons et surtout leurs chanteuses. On ne se refait pas.

— A la bonne heure. Mais il y a autre chose que les cafés. Vous ne vous êtes fait présenter nulle part.

— A quoi bon? je hais la fatigue et par dessus tout, la fatigue inutile. Quand nous serons au cap Guardafui, de quoi me servira d'avoir couru vingt-cinq salons Smyrniotes?

— De quoi servit à Salomon d'avoir fait la connaissance de la reine de Saba? Et cependant on affirme qu'il eut quelque plaisir à la faire, bien qu'il fut presque aussi sage que vous et, probablement, plus ennemi de la fatigue, encore.

— Oui, mais il n'eut pas besoin de se faire présenter à la reine de Saba puisque cette belle curieuse eut la bonté de venir visiter ses bibelots.

— Alors, on ne vous verra pas, ce soir, au bal des Harrisson.

— Certainement non. Je ne les connais pas et préfère dormir.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez. Harrisson est le plus millionnaire des millionnaires de Smyrne.

— Bah! un vieil Ecossais plongé dans sa Bible! Comment ce puritain permet-il qu'on danse chez lui?

— C'est qu'il n'a pas seulement une Bible. Il possède en outre une femme qui est une beauté et une nièce qui est un rêve.

— L'ancien Testament et le nouveau! Pourquoi ces deux princesses n'étaient-elles pas au Casino, hier?

— Au Casino! c'est bon pour les Léonidis! Mistress Harrisson et la superbe Elenizza n'affrontent point le contact du vulgaire dans un lieu public. Allons! laissez-vous entraîner.

— Et si je deviens amoureux d'Elenizza? J'entends quitter Smyrne vie et bagues sauvées, quoique vous en disiez.

— Mais certainement vous en deviendrez amoureux. Nous le sommes tous. Cela fait partie du règlement du bord.

— A la bonne heure! Mais la « garde nationale » n'est pas assujettie au règlement (1). Et que fait, au milieu de cet embrasement général, celle qui l'allume avec ses yeux?

— Elle ne s'en porte pas plus mal et, surtout, elle le trouve fort naturel. A dix-sept ans, cette petite personne ne doute de rien, de son pouvoir moins que du reste. C'est une jeune reine qui croit que tout lui est dû. Vous lui offririez de lui envoyer le *Dumont-d'Urville* dans un œuf de Pâques qu'elle vous répondrait : « Mais, comment donc! avec plaisir. » Avec cela spirituelle quand il faut, méchante quelquefois et sage toujours.

— En un mot, l'idéal. Vous me donnez presque envie de la voir. Encore faudrait-il être invité, et je ne le suis pas.

— Voilà ce que c'est que de faire le sauvage et de s'échouer dans la seconde société, au lieu de fréquenter la première. Enfin, si vous n'avez pas d'invitation, qu'à cela ne tienne. Nous en avons tous et vous passerez dans le tas. On croira que vous avez été présenté.

— Cela ne se fait guère!

— Bah! à Smyrne!... Ayez soin seulement d'arriver tard, quand la maîtresse de maison ne sera plus à la porte. Vous disparaîtrez dans la foule.

— C'est que je devais passer la soirée rue des Roses.

— Vous ne l'y passerez pas, voilà tout. Vous aurez été retenu à bord. Pour une fois, la fille du courtier n'en mourra pas, peut-être.

— Eh! bien, dit Fernand, c'est convenu : j'irai chez les Harrisson.

Pauvre Annetta!

L. DE TINSÉAU.

(La suite au prochain numéro.)

(.) Les officiers d'un navire de guerre appellent « gardes nationaux » les assimilés qui ne portent pas le sabre : le médecin, le commissaire et le mécanicien.

CHARADE

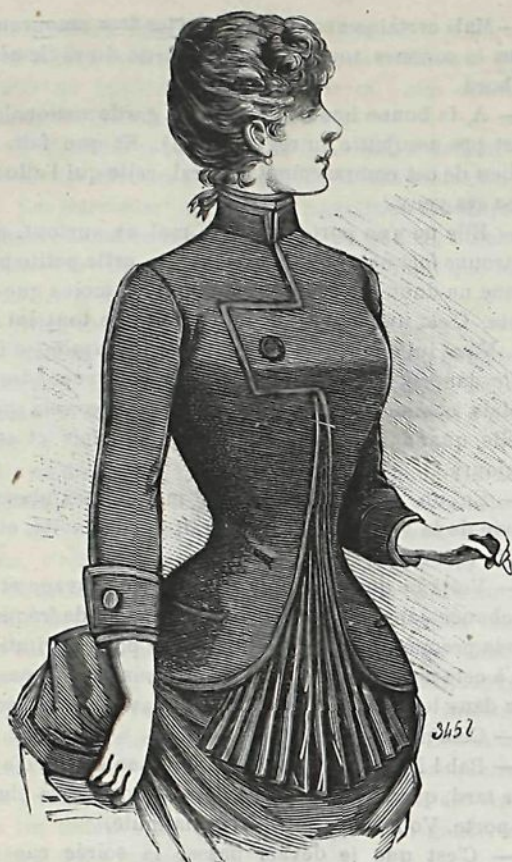
Mon nom de quatre pieds se donne au quatrième,
Qui le prend lorsqu'il faut qu'il se nomme lui-même.
Ce qui, pour le trouver, peut mettre en embarras,
C'est qu'il le faut toujours, bien qu'il ne compte pas.
Les trois premiers, sans lui, ne peuvent pas se dire,

Et lui, qui ne vaut rien, malgré tout doit s'écrire.
Les anciens nous l'ont dit : « Quatre pieds font mon
bien :
Mon dernier vaut mon tout, et mon tout ne vaut
rien. »

Explication de l'Enigme du 18 Juillet : Bonbon.

Les Patrons suivants seront donnés en Août :

- Le 1^{er} Août. — Matinée pour jeune fille. — Robe pour baby — Corsage amazone. — Chemisette pour enfant.
- Le 8 Août. — Patron découpé : Jupe ronde.
- Le 15 Août. — Polonaise. — Jaquette. — Corsage pour jeune fille. — Corsage en foulard.
- Le 22 Août. — Patron découpé : Tablier froncé à un empiècement avec col, pour enfant de deux à trois ans.
- Le 29 Août. — Aquarelle de la collection du *Petit Courrier* du mois d'Août 1822 : Costume d'homme



Jaquette en drap d'été gris fer, garnie de galon en soie gris clair.
(Patron découpé), de M^{me} Thirion, 47, boulevard St-Michel.

Jaquette en drap d'été gris fer.

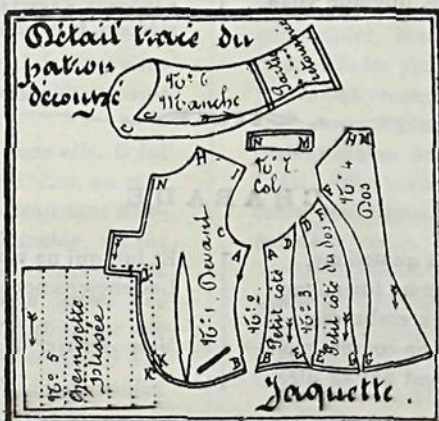
Au contour, galon de soie gris. Le plissé Louis XIII, dont la disposition nouvelle est élégante, se plisse dans le haut de plis très serrés, presque les uns sur les autres; et se monte sous la patte qui est découpée dans le devant droit, il se faufile à la veste et se déploie en éventail; il s'agrafe au vêtement.

Explication du patron découpé.

- 1, Devant. — 2, Dessous du bras.
— 3, Petit côté du dos. — 4, Dos.
— 5, Chemisette plissée. — 6, Manche dessus et dessous.

Ce modèle emploie 1 mètre 30 de drap d'été gris fer, en 1 mètre 20 ou 1 mètre 30 de largeur; ou 1 mètre 80, en 80 cent. de largeur.

Tailler le devant droit tel que le donne le patron, avec la large patte carrée qui doit boutonner sur le côté gauche, lequel a son bord droit. Réunir les diverses parties de la jaquette, en suivant l'ordre dans lequel les présente le détail.



vieil argent ou marcassite : un pour attacher la patte qui la ferme et deux autres à chaque parement de la manche.



Justaucorps en dentelle et Sicilienne.
Modèle de M^{me} Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Justaucorps en dentelle, très cintré au dos et droit devant, avec un plastron en tissu perlé de motifs à pendrilles.

Autour de la basque deux plissés en dentelle. Une demi-manche en ottoman, terminée par une haute dentelle qui fait engageante.

La chemisette Louis XIII se fait en surah et se plisse de larges plis couchés, elle se fixe sous la patte. Les plis, pour le bord supérieur, poseront presque les uns sur les autres; ils s'ouvriront progressivement en éventail. On fixe le côté droit après la jaquette par un faufile; le côté opposé se maintiendra par une agrafe. Col droit, une agrafe dissimulée à l'encolure. Le parement tient à la manche; on le rabattra donc à partir du pointillé. Cette élégante jaquette reçoit de très beaux boutons artistiques

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4530.

et le patron découpé d'une jaquette fermée par une patte carrée découpée dans le corsage, figurine page 36, modèle de mademoiselle Thirion.